

Culture Sport

« Lesport, ce n'est pas que sur le terrain »

DANS L'ŒIL DE...
STÉPHANE BEAUD



Le volley-ball, quel sport !

Stéphane Béaud, sociologue, professeur de sociologie à l'université de Poitiers. Depuis 2011, il travaille notamment sur le football, publiant avec Philippe Guimard « Traîtres à la nation, un autre regard sur la grève des joueurs en Afrique du Sud ».

Le volley-ball est le parent pauvre des sports collectifs français. Il se situe loin derrière le football, le handball, et basket-ball et le rugby : tant en matière de nombre de licenciés (140 000) qu'en termes de popularité et de surface financière. L'Euro de volley-ball qui se termine aujourd'hui à Paris a mis au jour les difficultés rencontrées par la Fédération de Volley pour organiser cette compétition. Le sponsor maillot des Bleus a été trouvé in extremis ; le montant des primes journalières des stars françaises - qui jouent tous en Italie (Verone, Trente), russes (Kazan), en Chine, etc. - a été ajusté au petit budget de la Fédé (80 € par jour). Jusqu'au dernier moment, l'inquiétude régnait chez les dirigeants quant au remplissage des salles : Montpellier et Nantes ont fait le plein (8 000 spectateurs) mais vendredi soir, lors de la superbe demi-finale contre la Serbie à Paris, la salle de Bercy - appelons-la à l'ancienne - n'était pas entièrement rempli (12 000 spectateurs).

Et pourtant ! Quel sport ! Quel spectacle ! Quelle intensité de jeu ! Quel fair-play des joueurs et quel respect mutuel entre les deux équipes ! Le plus frappant dans ce sport est sans doute l'extraordinaire écart entre le volley-ball ordinaire et le sport de haut niveau. Quiconque s'est essayé à ce sport, en jouant au lycée ou sur les plages, se souvient de parties certes joyeuses mais éminemment poussives, d'échanges vite interrompus par l'incapacité des joueurs à maîtriser

la balle et à la faire passer au-dessus des 2,40 m du filet. Or le volley de haut niveau est littéralement un « autre sport » : des échanges qui durent longtemps, des services et smashes à 150 km/h, des réceptions acrobatiques et impensables, des détentées monstrueuses (1 m de détente sèche pour le « pointu » Stephen Boyer), des rebondissements constants, etc. Bref un très grand spectacle sportif qui fait jouer constamment et pleinement le physique et le mental des joueurs.

Sport sans contact

Il reste à souligner une autre belle particularité de ce sport. Malgré l'importance déterminante de la taille des volleyeurs, il n'est pas réservé aux seuls (très) grands. À côté des « centraux » (Kevin Le Roux culmine à 2,07 m) et des « pointus » (Boyer et Ngapeth à environ 1,95 m), des gabarits moyens peuvent exister aux places de « libéro » (réceptionneur) et de « passeur » (Toniutti mesure 1,83 m). Chaque poste exige des qualités particulières.

Terminons en évoquant la belle histoire de l'attaquant Stephen Boyer (23 ans). Il a grandi dans un quartier de Saint-Denis-de-la-Réunion et s'est essayé au rugby, au basket, au taekwondo et au karaté. En découvrant le volley, il découvre pour la première fois un sport sans aucun contact avec l'adversaire. « Cela m'a manqué au départ. Mais ce qui m'a fait kiffer, c'est que tout ce que tu as à donner, tu le mets dans le ballon. C'est l'intermédiaire entre toi et l'adversaire. Tu veux juste le casser. » (Le Monde, 26/9/2019). N'est-ce pas aussi une belle publicité de ce sport pour des parents inquiets de voir rentrer leur progéniture cabossée par la pratique de leur sport préféré ?...

LE CHOIX DE LA RÉDACTION



« La découpe du monde de rugby », Ovale Masqué (Marabout 144 p., 14,90 €).

Le décalage fait partie de l'art du rugby et les tribuns du blog de la « Boucherie ovale » le manient à

merveille. Toujours dans le style saignant, c'est l'un de leurs fondateurs qui s'est collé à ce guide de la (dé) Coupe du monde de rugby au Japon. Un pastiche des albums officiels et des clichés qui jalonnent parfois le journalisme sportif avec présentation des équipes, interviews hilarantes des joueurs de la Boucherie, « Yonel » Béaux et son épouse Marie-Alice Yahé ou encore Pascal Papé, des archives, des (faux) livres à lire. C'est souvent très drôle et surtout bien senti. Pour faire mouche, cet humour doit s'appuyer sur une belle dose de culture du rugby. Ovale Masqué n'en manque pas.

Beryl Burton, la Dame à la bicyclette

CYCLISME Pionnière du cyclisme britannique, au palmarès inégalé, elle s'est distinguée en battant les hommes lors d'un contre-la-montre de 12 heures

Quentin Guillou

« Tout ce que peuvent faire les mecs, je peux le faire ». Tel était le mantra de Beryl Burton, première championne cycliste britannique, née le 12 mai 1937 à Leeds dans le Yorkshire, où sera donné le départ des championnats du monde hommes ce matin. Beryl est venue au vélo dans la roue, de son mari, Charlie. « Elle était habile sur sa monture mais pas si performante. Elle a cependant progressé, petit à petit » expliqua celui-ci dans le magazine Rouleur. « La deuxième année, elle était devenue "l'un des gars" et pouvait rouler avec notre groupe. La troisième année, elle était à l'avant et les emmenait. Nous étions en 1956. Elle a alors décidé de se mettre un peu au contre-la-montre car je m'y essayais ».

L'année suivante, elle recueille la médaille d'argent lors du championnat national contre-la-montre sur 100 miles (160 km). Ses jambes écrivent là la première ligne d'un palmarès qui deviendra XXL. Au total ? Entre 19 et 39 ans, elle est, entre autres, deux fois championne du monde sur route, cinq fois chamanne poursuite, glane 72 titres nationaux en contre-la-montre (de 16 à 160 km).

Elle est, aussi, surtout, une pionnière, qui a damé le pion aux hommes, un jour de septembre 1967 sur une épreuve contre-la-montre de 12 heures. Favori, Mike McNamara est le dernier cycliste masculin à s'élaner. Deux minutes plus tard, place aux femmes. Beryl Burton ouvre le bal.

Eau-de-vie et réglisse

Au cours de l'épreuve, des douleurs à l'estomac freinent sa progression. Son mari Charlie, qui la suit en voiture, lui tend un bideau d'eau-de-vie dont elle siffle quelques gouttes. Dans le coffre Charlie convoie des victuailles pour tenir un siège : « une salade de fruits, des pêches, du pudding, des fruits et un cake au miel, des œufs et du lait, du café, du pain, des bananes, quatre morceaux de steak et un peu de fromage » énumère William Fotheringham, qui vient d'écrire une nouvelle biographie de la championne (1).

Beryl rattrape Mike après 235 miles (378 km), et, altruiste, lui tend quelques bonbons au réglisse. Elle s'impose et établit un nouveau record, hommes et femmes confondus, après avoir totalisé 445 km en 12 heures (37 à l'heure de moyenne !). Pour la première fois, une femme domine un homme dans des conditions de course similaires, lors d'une compétition d'endurance d'envergure. Le record masculin tombera deux ans plus



Beryl Burton après l'une de ses nombreuses victoires. PHOTO SO

tard ; il faudra attendre un demi-siècle pour que la marque de Beryl soit améliorée. En 1968, invitée au Grand Prix des Nations, elle réalise une moyenne de 42 km/h sur 73 km. « La Dame à la bicyclette » surseure alors Jean Bobet.

Presque dix ans plus tôt, il est question d'un autre coureur tricolore, l'éminent Roger Rivière.

Le journaliste spécialisé George Pearson compare alors Beryl au triple champion du monde de poursuite et deux fois recordman du Monde de l'heure. Il voit la Britannique es-

quinter la concurrence lors des Mondiaux de Leipzig (Allemagne de l'Est), d'abord lors de la poursuite sur piste (3 km), où elle améliore trois fois le record du Monde dans un vélodrome bondé-25 000 spectateurs -, avant d'estourbir de nouveau ses adversaires sur la course en ligne, quelques jours plus tard, sur un circuit de 8 km où 65 000 personnes se pressent. « Sa supériorité par rapport aux autres filles est

incommensurable » rapporte alors George Pearson. Beryl, qui a attaqué un peu plus de 30 bornes de l'arrivée, l'emporte avec 3'37" d'avance...

Quête absolue de performance

Que recherchait-elle dans cette quête absolue, insatiable, presque forcenée, de performance ? « Elle était très connue mais pas grand monde ne la connaissait vraiment », écrit Fotheringham. Compétitrice acharnée, elle refusera même de féliciter sa fille Denise, qui à 20 ans, en 1976, la devança pour le titre de championne nationale du contre-la-montre. « Je pensais que Denise n'avait pas fait son boulot en ne roulant pas sur l'échappée. Une fois encore, j'avais fait la course. Ce n'était pas sportif de sa part. Je peux juste dire que je n'étais pas moi-même à ce moment-là » s'était-elle justifiée dans son autobiographie. À 47 ans, elle tentera, en vain, d'obtenir sa place dans le squad britannique pour la première course en ligne des Jeux Olympiques féminins, organisés en 1984.

Comme un symbole, Beryl mourra brutalement, à 59 ans, d'une crise cardiaque... sur son vélo.

(1) Personal Best: The Autobiography of Beryl Burton.